

De la Nouvelle-Orléans à New Orleans : une épopée américaine ?

Nathalie Dessens

► **To cite this version:**

Nathalie Dessens. De la Nouvelle-Orléans à New Orleans : une épopée américaine ?. Alizés : Revue angliciste de La Réunion, Faculté des Lettres et Sciences humaines (Université de La Réunion), 2009, Hommage à François Duban, pp.124-136. hal-02341409

HAL Id: hal-02341409

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02341409>

Submitted on 31 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De la Nouvelle-Orléans à New Orleans : Une épopée américaine ?

En 1803, la Louisiane devint territoire des Etats-Unis et la Nouvelle-Orléans, de fait, New Orleans. Fondée en 1718, la ville avait été espagnole pendant près de la moitié de sa période coloniale.¹ En grande partie détruite par les incendies de 1788 et 1794, sa reconstruction s'était opérée sous colonisation espagnole. Malgré cette empreinte espagnole, la ville était restée sous domination culturelle francophone durant toute sa période coloniale, le transfert de nationalité ayant entraîné très peu de modifications dans la composition de la population de la ville. En 1803, la ville qui fut intégrée aux Etats-Unis était bien une ville coloniale essentiellement française. Quarante ans plus tard, elle n'avait plus grand-chose en commun avec la ville coloniale et était devenue, en termes de population, la troisième ville de la jeune nation américaine. C'est cette incroyable épopée que nous nous proposons de raconter ici.

Dans cette flânerie néo-orléanaise, nous aurons pour guide Jean Boze, un réfugié de Saint-Domingue installé à la Nouvelle-Orléans et qui consacra à la ville plus de mille pages de correspondance.² Au travers des 158 lettres (ou bulletins comme il se prend à les nommer à la fin des années 1820) qu'il écrivit à son compagnon de migration, Henri de Sainte-Gême, rentré ensuite dans le château familial près de Saint-Gaudens, dans la Haute Garonne, il donne à lire la transition urbaine de la Nouvelle-Orléans. Il faudra le suivre pas à pas pour comprendre les mutations de la ville, mais aussi sa phénoménale expansion, au travers de l'évolution de son économie et de ses infras-

¹ La Louisiane fut transférée à la France à la fin de la Guerre des Sept Ans, en 1782 puis fut rétrocédée secrètement à la France par l'Espagne par le traité de San Ildefonso en 1800.

² La correspondance est archivée à la Historic New Orleans Collection, un centre d'archive privé fondé à la Nouvelle-Orléans en 1966 (<http://www.hnoc.org>), et fait partie des Sainte-Gême Papers (MSS 100). Je tiens à remercier la Historic New Orleans Collection pour m'avoir fait bénéficier d'une Dianne Woest Fellowship afin de me permettre d'étudier cette correspondance.

structures. Mais pour comprendre comment la Nouvelle-Orléans est devenue New Orleans, il faudra aussi l'écouter nous parler des mutations intervenues dans l'espace socioculturel de la ville qui se transformait peu à peu en capitale créole des Etats-Unis.

Jean Boze et la Nouvelle Orléans

Pour mieux comprendre la vision que Boze donne de l'histoire de la ville, il nous faut revenir brièvement sur l'homme et sa correspondance. Né à La Ciotat en 1753, capitaine de vaisseau dans la marine marchande française, il s'est fixé dans la Caraïbe juste avant la révolution française, ce qui correspond également, avec un peu de décalage toutefois, à la période révolutionnaire haïtienne. Négociant puis capitaine de port à Saint-Domingue, on suit sa trace dans la colonie française entre 1784 et 1803, et il scelle son intégration dans la société créole de l'île en épousant la descendante d'une famille installée à Saint Domingue depuis trois générations et propriétaire de plantations. Il fait quelques incartades dans le reste de la Caraïbe. On le trouve notamment notaire royal à Sainte-Lucie (de février 1787 à octobre 1788) et corsaire à la solde des Hollandais à Curaçao (entre 1794 et 1798). En 1803, à la veille de l'indépendance haïtienne, quand les armées de Dessalines se livrent sur ordre à une élimination systématique des derniers blancs encore présents sur l'île, il se réfugie à Cuba, avec des milliers d'autres habitants de St-Domingue. Après six années passées sur l'île espagnole, il en est expulsé, comme tous les Français non naturalisés, par les autorités espagnoles en réaction au traité de Bayonne de 1808 et à la décision de Napoléon de placer sur le trône d'Espagne son frère Joseph. C'est là que Boze prend le chemin de la Nouvelle Orléans en compagnie de son fils, sa femme ayant péri dans ses derniers instants passés sur l'île de Saint-Domingue en retournant, au lieu de s'embarquer immédiatement, récupérer les titres de propriété oubliés de sa plantation, et

sa fille ayant été envoyée dans un couvent bordelais pour y être éduquée.³

De 1809 à 1842, date de sa mort, à l'âge de 90 ans, c'est à la Nouvelle-Orléans qu'il vivra donc, à l'exception de huit années passées à Cuba (1819-1828) pour traiter les affaires que son compagnon de fuite et d'exil, Henri de Sainte-Gême, a laissées en suspens au moment de sa fuite vers la Nouvelle-Orléans.⁴ Et c'est à ce même Sainte-Gême, venu à Saint-Domingue avec le corps expéditionnaire français en 1802, évacué à Cuba avec les réfugiés, courant 1803, puis à la Nouvelle-Orléans en 1809, mais rentré dans sa Haute-Garonne natale en 1818, qu'il va écrire pendant vingt ans des lettres quasi-mensuelles. C'est au travers de cette correspondance, à l'exception des lettres écrites durant la parenthèse cubaine, que nous suivrons la transformation de la Nouvelle-Orléans d'une petite ville coloniale en une métropole de la jeune République américaine. Ces lettres, couvrant souvent une dizaine de pages, et jusqu'à vingt pages parfois, sont une chronique détaillée de la vie à la Nouvelle-Orléans jusqu'en 1840. Dans l'espoir de voir revenir en Amérique celui qui l'hébergeait et dont il était le chargé d'affaires, Boze le tient informé par le menu de tout ce qui concerne ses amis et relations mais aussi de la situation économique, sociale, politique et culturelle de la Nouvelle-Orléans.

C'est donc au travers des yeux de Jean Boze, homme d'ancien régime, âgé de 70 à 90 ans environ, instruit et cultivé, à la conscience politique développée, que nous nous proposons de regarder la Nouvelle-Orléans. Lorsque Jean Boze est arrivé à la Nouvelle-Orléans, en mai 1809, il y avait donc déjà six ans que la ville appartenait aux Etats-Unis. Et lorsque la correspondance débute, en 1818, au départ de Sainte-Gême pour la France, une certaine évolution est déjà notable, que Boze décrit souvent avec pour point de référence son arrivée dans la ville, neuf ans plus tôt, en mai 1809. Malgré un séjour à Cuba, entre 1820 et 1828, c'est la Nouvelle-Orléans qui sera le der-

³ Pour plus d'informations sur Jean Boze, voir Nathalie Dessens, « Louisiane, terre d'aventure » (138-49).

⁴ Pour plus d'informations sur Henri de Sainte-Gême, voir Nathalie Dessens, « De Jean Boze à Henri de Sainte-Gême, La Nouvelle-Orléans, 1818-1839.

nier port d'attache de Jean Boze. C'est au cœur du Carré, aujourd'hui appelé « French Quarter » qu'il vivra jusqu'à son départ pour la plantation que Sainte-Gême possédait à Gentilly, à l'automne 1836, plantation sur laquelle il vivra encore six ans, jusqu'à sa mort en décembre 1842. S'il n'est plus désormais au cœur de la ville coloniale, la plantation dans laquelle il vit est tout près, juste au sud du lac Pontchartrain, non loin de ce qui est aujourd'hui le campus de UNO (University of New Orleans).

La correspondance fournit donc plusieurs périodes de référence pour une vision diachronique de la ville de la Nouvelle-Orléans : 1818-1820, avec comme point de comparaison la ville au moment de l'arrivée de Boze et Sainte-Gême, en 1809 et 1828-1840, avec comme point de comparaison avec la ville qu'il a laissée pour son séjour cubain en 1820. Cette parenthèse cubaine permet à Boze de donner une première mesure des mutations qu'a connues la ville en seulement huit ans et surtout de sa phénoménale expansion. Une partie de ce qu'il dit sur la Nouvelle-Orléans relève du témoignage direct, soit le sien, soit celui d'autres témoins oculaires dont il cite les remarques en les attribuant nommément à l'un de ses interlocuteurs ou en indiquant clairement qu'il s'agit de rumeurs. L'autre type de sources consiste en des articles de journaux qu'il résume, recopie, ou bien encore découpe et envoie directement à Sainte-Gême.⁵ Ses lectures principales sont *Le Tribun*, *Le Courrier de la Louisiane*, *L'Abeille*, *Le Franc Parleur* et *L'Argus*, tous des journaux à dominante francophone. Si, au début de la correspondance, Boze envoie bien des lettres personnelles dans lesquelles il donne certaines informations intimes (sur lui-même, sa famille, ainsi que sur celles, légitime ou non, de son interlocuteur), peu à peu, ce sont les nouvelles locales qu'il privilégie, abandonnant la forme de la lettre pour celle du bulletin que Boze ouvre toujours par les dates d'écritures du présent bulletin et les dates du bulletin auquel il fait suite.

Les sujets abordés sont divers. Ils dépendent de l'actualité et Boze narre en détail, lorsqu'elles frappent la ville, les épidémies de

⁵ Ces coupures, datées de 1832 à 1837, figurent dans la correspondance, dans les Folders 729 à 740.

choléra ou de fièvre jaune. Il raconte à Sainte-Gême les élections, les catastrophes climatiques, et tous les événements marquants de la vie de la Nouvelle-Orléans. Mais les sujets qu'il aborde dépendent aussi de ses centres d'intérêts du moment, qu'il s'agisse de crimes, de duels, d'événements culturels, ou de diverses rumeurs qui circulent sur tel acteur de la vie locale. Certaines séries de bulletins traitent plus particulièrement de tel ou tel sujet, en fonction de l'actualité. Mais quelle que soit cette actualité, son sujet de prédilection, c'est évidemment la ville de la Nouvelle-Orléans, en tant qu'espace géographique, économique, sociopolitique et culturel.

La Nouvelle Orléans, espace géographique et économique

Il s'agit là d'un sujet d'autant plus passionnant que les quatre premières décennies de l'ère américaine furent une période d'expansion géographique et économique sans précédent pour la Nouvelle-Orléans. A l'aube du dix-neuvième siècle, ce que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de Vieux Carré n'était même pas entièrement bâti et il n'y avait guère de constructions au nord de la rue Dauphine. En 1840, la ville s'était étendue largement vers le nord (vers l'actuelle Metairie dans la paroisse de Jefferson), mais aussi à l'ouest, englobant progressivement l'ancienne ville de Lafayette (jusqu'à l'actuel parc Audubon environ), et à l'est (jusqu'à l'actuelle Chalmette, à la lisière de la paroisse de St Bernard) et la ville présentait déjà un quadrillage serré.⁶ Il faut dire que la population de la Nouvelle Orléans était passée d'environ 8000 habitants en 1803 à plus de 102.193 habitants en 1840 et était devenue, dans l'intervalle, la troisième ville des Etats-Unis en termes de population.⁷

⁶ Pour visualiser les informations contenues dans ce paragraphe, voir, par exemple, le plan de la Nouvelle-Orléans intitulé « Norman's map of New Orleans & environs, 1845 » sur le site de la Library of Congress,

http://memory.loc.gov/cgi-bin/query/D?gmd:3:./temp/~ammem_hDGD::@@@mdb=gmd.klpmap.wv2map.

⁷ L'évolution de la population de la ville est fulgurante dans ces quatre décennies : d'environ 8.000 habitants en 1803, elle passe, en 1810, à 17 242, ce qui fait de la Nouvelle-Orléans la septième ville des Etats-Unis, puis en 1820 à 27 176, ce qui correspond à une

Les lettres de Boze sont très disertes dans ce domaine. Il évoque sans cesse l'augmentation de la population, les nouvelles constructions, l'expansion des faubourgs. Dès 1818, il mentionne les nouvelles constructions que l'on voit en ville et l'augmentation des prix de l'immobilier. Il annonce à Sainte-Gême que « les Américains ont achetés une quantité de maisons et terrains au faubourg Ste-Marie ». ⁸ En 1829, il revient sur l'expansion du faubourg Sainte-Marie (29 juillet-4 août, F 144). Le développement de la ville est tel qu'il provoque une augmentation du prix des terrains et Boze prédit que les propriétés de Sainte-Gême ne cesseront de gagner en valeur « car bientôt on ne rencontrera plus en ville des emplacements vacants » (16 avril-10 mai 1833, F 223). Même les cimetières sont pleins, au point qu'en 1833 Boze indique qu'il a fallu en ouvrir un nouveau « au chemin de Bayou sur la gauche avant d'arriver à la maison de feu Clark » (11 août-26 septembre, F 231).

En même temps que l'augmentation de la population, la correspondance de Boze révèle le développement des constructions et de l'architecture. Les premiers commentaires surviennent à son retour de Cuba, en 1829, et il décrit tous les embellissements architecturaux que la ville compte et qui ne laissent de le surprendre après huit années d'absence (6 novembre-4 décembre, F 150). Tout au long de sa correspondance, il évoque des constructions qu'il décrit comme grandioses, des « châteaux à un deux et trois etages en briques et avec des balcons en fer artistement travaillés de la longueur de l'établissement » (15-22 février 1832, F 196). Il revient à maintes reprises sur ces constructions : « On batit toujours à force dans la ville et dans les

augmentation de 57,6% et porte la ville au cinquième rang des villes américaines, rang qu'elle occupe toujours en 1830 avec ses 46.082 habitants (+69,6% en dix ans), avant d'occuper le troisième rang en 1840 avec 102.193 habitants, ce qui représente une augmentation de 121,8% de la population en dix ans. Chiffres donnés par le US Bureau of the Censuses, dans « Population of the 100 largest Cities and Other Urban Places in the United States: 1790 to 1990 » (<http://www.census.gov/population>).

⁸ Lettre du 10 août 1818, The Historic New Orleans Collection, MSS 100, Folder 23. Les références ultérieures à cette correspondance seront indiquées dans le corps du texte de la façon suivante: date(s) de la lettre ou du bulletin, F (pour Folder) et le numéro du Folder. Ici, par exemple, 10 août 1818, F 23. Précisons aussi que, partout, les lettres seront citées dans leur orthographe d'origine. On notera, en particulier, l'absence d'accents, la plupart du temps, sauf sur les participes passés, ainsi que l'usage un peu erratique des majuscules.

faubourgs en très belles maisons que vous ne reconnaitrez plus ce pays tant le luxe et son grand commerce l'a rendu magnifique par ses beaux edifices » (13-28 mars 1833, F 218). En bref, la ville n'a plus, dans les années 30, rien à voir avec celle qu'elle était quand Sainte-Gême est parti, en 1818. Elle est « si changée en grandeur et en beauté que vous en seriez émerveillé a vous obliger a prendre un guide pour quelques jours tant elle ne vous serait plus reconnaissable apres une absence d'une quinzaine d'années » (30 septembre-7 novembre 1833, F 232). Certains lieux déjà anciens de la ville n'échappent pas à cet embellissement, comme la « place Antoine derrière la paroisse », c'est-à-dire la place située juste à l'arrière de la cathédrale Saint-Louis, dans le Carré.

Cette fièvre de construction s'accompagne d'une croissance économique sans précédent. Déjà, en 1818, Boze détaille les nouveaux magasins qui se construisent (10 août). En 1829, à son retour de Cuba, il écrit à Sainte-Gême : « Cette ville depuis l'entrée du commerce americain est devenue tres riche que des magasins dans tous les quartiers ne presentent que des richesses immenses, avec un grand mouvement d'affaires tant pour les ventes que pour les achats à pouvoir rivaler bientôt les marchés des premières villes du Nord, à vous surprendre quand vous y faites votre retour » (6 novembre-4 décembre, F 150). La correspondance revient, à intervalles réguliers, sur l'ajout de nouvelles banques : en août 1818, Boze annonce à son correspondant la construction d'une cinquième banque (10 août, F 23). En 1832, ce sont 7 banques que compte la ville (19 janvier-11 février, F 194), au printemps 1833 elles sont au nombre de 11 (16 avril-10 mai, F 223). Des douze banques existantes fin 1833, une devrait être transportée au quartier Sainte-Marie, l'autre devrait s'implanter au faubourg Marigny « ce qui donnerait un lustre de plus a ce quartier » ((24 juin-6 juillet 1833, F 228). On le voit, la ville s'excentre vers ses faubourgs, elle n'est plus désormais renfermée dans l'enceinte close des rues Canal, Esplanade, Levée et Rampart.⁹ Les magasins et édifices de commerce se multiplient. L'on restaure

⁹ Ce sont les noms que portent toujours ces rues aujourd'hui, à l'exception de la rue de la Levée qui est devenue Decatur.

des halles et des marchés, l'on en construit d'autres. En 1829, Boze évoque l'agrandissement des halles à la boucherie, au poisson et aux légumes (6 novembre-4 décembre, F 150) et décrit avec force détails l'édification d'une nouvelle halle pour le marché du faubourg Sainte-Marie en décembre, toujours en 1829. L'on suit pas à pas les ajouts faits dans la ville, comme celui d'une nouvelle poudrière (10 décembre 1829, F 152), la restauration de l'hôpital général situé sur l'esplanade du Faubourg Sainte-Marie, la construction d'une nouvelle presse à coton à vapeur (10-20 mars 1832, F 201), d'un nouvel hôpital (3 septembre-29 octobre 1832, F 211). Fin 1833, résumant d'une phrase le développement économique de la ville, Boze écrit, par exemple :

A notre arrivée dans ce pays en l'an1809, il y avait en ville et les faubourgs compris une 10aine de pharmaciens. Eh bien ! ce nombre est a present de 50. Des avocats 10/ des notaires 4/ et des medecins 12/ et bien ! Ces premiers en completent aujourd'hui 20 les seconds 15 et les troisièmes pratiquant la medecine creoles, français, americains et espagnols en compte aujourd'hui une 30aine et tous y font fortune a faire esperer qu'avec le temps toutes ces professions egaliseront le nombre des cabarets. Des banques il y en avait 4 et cette année on en compte 12 en exercice, avec des Grands Capitaux (15 décembre 1833-12 janvier 1834, F 235).

Les trente premières années de l'ère américaine s'accompagnent aussi d'une claire amélioration de l'espace urbain. Le pavage des rues et la construction des célèbres banquettes (les trottoirs souvent couverts tels qu'on les voit encore à la Nouvelle Orléans aujourd'hui) sont des sujets récurrents dans la correspondance. Les premières références au pavage interviennent dès juillet 1829. Quand aux banquettes, un post-scriptum à la lettre du 29 juillet au 4 août 1829 indique déjà « les Banquettes ont huit pieds de largeur » (F 144). Les remarques se font plus nombreuses et plus précises à partir de 1831, où l'on suit pas à pas la progression du pavage des rues et de la construction des banquettes. Au printemps 1832, les lettres de Boze sont pleines de considérations sur le pavage de la levée et de la rue Bourbon. Celui de la rue d'Orléans débute en mai

1832, en coquillages de Barataria, celui de la rue Royale, « d'un bout de l'esplanade à l'autre », se termine en mars 1833. Le même mois, il ajoute que « toutes les rues du faubourg Ste Marie et Marigny ont des banquettes de 8 à 10 pieds de largeur très bien briquetées qu'on les parcourt a present a Pieds Sec, et même En temps de Pluie » (13 au 28 mars 1833, F 218). Au printemps 1833, la levée du faubourg Sainte-Marie est désormais entièrement pavée jusqu'à la « presse a coton a vapeur » et dotée de banquettes (16 avril-10 mai, F 223). Les banquettes du Carré sont agrémentées de « coffres en bois » pour permettre leur traversée, sauf la rue Bourgogne, précise Boze, mais il en annonce de « nouveaux pour l'été » (28 mars-16 avril 1832, F 202). A lire la correspondance de Boze, l'on évalue chaque étape de l'évolution de la ville qui est sur le point de devenir, quelques années plus tard, la troisième ville des Etats-Unis.

Les infrastructures se développent rapidement. Dès 1819, Boze annonce l'ouverture du canal de Marigny. A l'automne 1831, il mentionne le début de construction d'un canal destiné à connecter la ville au lac Pontchartrain, sujet qui occupe une bonne partie de la correspondance à partir de cette date. Il en détaille la construction par des ouvriers allemands et irlandais, inventorie les avantages que cela aura, évoque la compétition avec le chemin de fer. A partir de l'été 1832, en effet, c'est le projet de « Rail Road, chemin ferré » qui occupe Boze. Ce train mettra le lac Pontchartrain à 7 à 8 minutes de la ville, écrit-il (1-30 août 1832, F 208). Il revient sur le sujet à l'automne, décrivant l'arrivée de la locomotive à vapeur Pontchartrain depuis le lac. Il détaille le spectacle de ce train de plusieurs « chars » transportant 3 à 400 personnes et roulant à 20 milles à l'heure (3 septembre-29 octobre, F 211). Plus tard, il décrit l'engouement pour le « Rail Road », donne des détails sur la ligne, les tarifs, l'affluence (23-28 mars 1833, F 220). Il y revient à l'été 1833, ajoutant moult détails sur ce « chemin à coulisse », les « chars », le nombre de personnes, les arrêts (11 août-26 septembre, F 231).

La ville de la Nouvelle-Orléans se transforme peu à peu, on le voit, en une ville moderne. La missive du 28 mars-16 avril 1832 est, à cet égard, révélatrice puisque Boze y détaille toutes les améliorations en cours. L'on voit la ville se doter d'égouts, comme celui ajouté sur

Claiborne et les fossés d'égouts creusés sur Franklin, Trémé et Jackson. Une nouvelle levée est ajoutée au faubourg Marigny, l'on construit des « ponts coffrés », l'on embellit les places, des canaux sont creusés (St Bernard et Fanchon) du faubourg Marigny au Bayou Saint Jean. Des nouveaux « wharfs en charpente » sont construits le long du port, même si Boze ajoute qu'ils ne sont pas aussi beaux que ceux du faubourg Sainte-Marie. L'ancien Hôpital de Charité rue du Canal est restauré pour devenir le siège de la législature dès le début de la session de janvier 1833 (13 novembre-7 décembre 1832, F 213). L'éclairage au gaz est installé en ville en 1834 et 1835 (25 mars-4 mai 1834, F 238 et 10 novembre-17 décembre 1835, F 246), puis l'eau courante qui doit parvenir jusque dans les maisons en 1835 par un système élaboré de pompage de l'eau du Mississippi avec distribution dans les rues et jusque dans les maisons particulières au moyen de fontaines installées par la ville aux frais des propriétaires (10 novembre-17 décembre 1835, F 246).

La ville, espace socioculturel

Si la ville s'étend, s'enrichit, s'embellit, se modernise, si elle offre un potentiel économique sans précédent, elle élargit aussi la gamme des plaisirs et des loisirs à disposition de ses habitants. Sous la direction d'un réfugié de Saint-Domingue, Mr Davis, le théâtre s'agrandit (3 septembre-29 octobre 1829, F 148). Les embellissements urbains passent également par l'organisation d'espaces de promenade comme ces « allées d'arbres au service de la promenade de ses habitants (...) des faubourgs Sainte-Marie et Marigny » (28 mars-16 avril 1832, F 202). La levée du faubourg Ste Marie est pavée entièrement « en cailloux » et dotée de banquettes, ce qui la rend « à présent très agréable tant pour les piétons que pour les voitures qui ne rencontrent plus ni borbier et ni cette poussière incommode du temps passé » (16 avril-10 mai 1833, F 223). Boze évoque aussi l'installation d'établissements de loisir près du lac, l'Hôtel du Lac, l'Hôtel de Washington, des bains aussi, qui seront rendus accessibles par la fin de la construction du chemin de fer à coulisse, et conclut « tout concourt à

rendre cet endroit l'un des plus agréables qui soit connu de l'Union » (1-31 mai 1832, F 204). L'on voit d'ailleurs croître au fil de la correspondance l'engouement des Néo-Orléanais pour ces migrations de loisir en bord de lac Pontchartrain.

En bref, la ville évolue, en ces quatre premières décennies de l'ère américaine, vers la modernité. Mais au terme de cette période de révolution urbaine, peut-on dire que la Nouvelle Orléans est encore une ville française d'Amérique ou bien est-elle devenue, en l'espace de trente ans, New Orleans ? La réponse est double. Le cœur de la ville demeure celui d'une ville française, sans aucun doute. On le voit s'embellir sans se dénaturer. C'est surtout dans son expansion vers les faubourgs que la ville évolue. Marigny se développe vers l'est du Carré, au-delà d'Esplanade. Et cette partie-là de la ville est encore en grande partie française, habitée pour l'essentiel par les réfugiés de Saint-Domingue.¹⁰ Les améliorations ne sont clairement pas le fait des seuls Américains, bien au contraire. Commentant la gestion municipale de Pierre Derbigny, un réfugié de Saint-Domingue, en décembre 1828, Boze écrit que sa gestion « a fait ranger cette ville au nombre de celles du premier ordre du continent » (F 135). Les constructeurs sont souvent des libres de couleur ou des esclaves originaires de Saint-Domingue et leurs techniques de construction sont celles, créolisées, qu'ils ont ramenées de cette ancienne colonie française de la Caraïbe. L'empreinte culturelle française demeure une des données principales de cette expansion. Mais la ville se transforme aussi sous le sceau des Américains, à l'ouest du Carré, au-delà de ce qui est aujourd'hui Canal Street, au quartier Sainte-Marie surtout et au-delà. Et c'est là qu'elle connaît l'expansion et l'urbanisation la plus dynamique. Nous avons vu les remarques de Boze sur l'enrichissement de la ville « depuis l'entrée du commerce américain », ainsi que ses comparatifs entre les « wharfs » de Marigny et ceux de Sainte-Marie, au profit des seconds. Les maisons qu'il décrit, à plusieurs étages, ressemblant plus à des châteaux, ne sont pas non plus les maisons que l'on voyait à la Nouvelle-Orléans au début du siècle,

¹⁰ Pour plus d'informations sur les réfugiés de Saint-Domingue, voir Nathalie Dessens, *From Saint-Domingue to New Orleans : Migration and Influences*.

« a force que le temps arrivera où on y verra plus en ville les maisons et les baraques que nous y avons trouvé à notre arrivée » (11 août-26 septembre 1833, F 231). Ce phénomène touche aussi les anciens quartiers à dominante culturelle française, celui de la presse à coton, amenant Boze à conclure « que ce quartier deviendra avec le temps très brillant à faire rivaliser le faubourg Marigny d'avec celui de Ste Marie, malgré la cupidité des américains qui en poursuivent sa magnificence par leur richesse » (13-28 mars 1833, F 218). Mais plus qu'une américanisation, c'est une diversification culturelle riche et complexe qui semble toucher la ville. A plusieurs reprises, Boze commente, par exemple, la diversité que l'on constate dans la ville. En 1832, par exemple, il s'exclame « Il ne nous manque plus qu'une synagogue ! Car partout on ne voit que des temples de toutes les Religions et de tous les Sectes », citant par exemple les « protestans, Lutheriens ou Calvinistes » (15-22 février, F 196). Les constructions ne se substituent pas complètement aux anciennes, elles s'ajoutent, elles se mêlent même. Dans le faubourg Marigny, habité par des francophones, on voit apparaître « chaque jour par de grand nombre de beaux édifices que l'on y batit à force, et par une quantite de nouvelles maisons de gout, qu'il n'est plus reconnaissable tant il s'agrandi en beau » (15 janvier-18 février 1834, F 236). Et c'est bien l'image d'une ville originale par ses influences mêlées qui se créolise constamment que Boze nous donne à lire dans son abondante correspondance et dont il prédit « que dans quelques annees elle rivalisera avec la Capitale » (25 mars-4 mai 1834, F 238).

En conclusion, on le voit, Boze nous fait découvrir, en général et en détail, l'expansion de la ville jusqu'au moment où elle devient la troisième ville des Etats-Unis, en 1840. Il nous guide dans son expansion géographique et démographique, ses embellissements architecturaux, son développement infrastructurel marqué par l'arrivée d'un confort que l'on pourrait qualifier de moderne, mais aussi son évolution sociale vers plus de richesse et de luxe. Mais ce que l'on voit aussi, c'est une ville qui demeure globalement, pendant ces trois décennies, sous influence française, essentiellement grâce à la présence des Créoles et au dynamisme des réfugiés de Saint-Domingue, mais qui s'achemine peu à peu vers l'américanisation. L'on voit, enfin

et surtout, comment les influences se côtoient, puis se mêlent, transformant peu à peu la Nouvelle-Orléans en New Orleans, ce qui ne veut pas dire une ville américaine, tout au contraire, mais cette ville créolisée qui, deux siècles plus tard, et malgré les ravages provoqués par le cyclone Katrina en 2005, n'a rien perdu, à l'aube du XXI^{ème} siècle, de son originalité et de ses particularismes.

Nathalie Dessens ¹¹

Références

Dessens, Nathalie. « De Jean Boze à Henri de Sainte-Gême, La Nouvelle-Orléans, 1818-1839 », disponible sur le site du Centre d'Etudes Nord-Américaines de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociale, <http://www.ehess.fr/centres/cena/colloques/2006/lettres/dessens-texte.pdf>.

----- . From Saint-Domingue to New Orleans : Migration and Influences. Gainesville: University Press of Florida, 2007.

----- . "Louisiane, terre d'aventure." Sources 20-21 (automne 2008): 138-49.

Norman's map of New Orleans & environs, 1845, Site de la Library of Congress, http://memory.loc.gov/cgi-bin/query/D?gmd:3:./temp/~ammem_hDGD::@@@mdb=gmd,klpmap,ww2map (site consulté le 10 novembre 2008).

"Population of the 100 largest Cities and Other Urban Places in the United States: 1790 to 1990", US Bureau of the Censuses, <http://www.census.gov/population> (site consulté le 20 mai 2008).

Sainte-Gême Papers, MSS 100, The Historical New Orleans Collection, New Orleans.

The Historic New Orleans Collection, <http://www.hnoc.org>.

¹¹ Université de Toulouse, UTM, Laboratoire Suds d'Amérique (Université de Versailles St-Quentin en Yvelines).